

Née en 1912

*par Cédric Cadaux
d'après le récit de Simone A.*

*La conviction est la conscience de l'esprit.
Nicolas de Chamfort*



« L'EHPAD de La Sorgue vient de fêter dignement ses deux centenaires au cours d'une très sympathique après-midi... Simone A., qui a fêté ses cent ans le 3 août 2012, s'est jointe, avec grâce et bonne humeur, aux réjouissances. Très en forme, elle nous a beaucoup parlé de « son » Millau, où ses grands-parents et parents ont longtemps tenu un magasin de confection pour hommes, place des Halles. Elle dit vivre heureuse à l'Ehpad, entourée de ses neveux et nièces, avec la nostalgie de sa regrettée jeune sœur qui l'amenait à l'Alpina sur les corniches de la Jonte... »

Extrait du Midi Libre du samedi 27 avril 2013

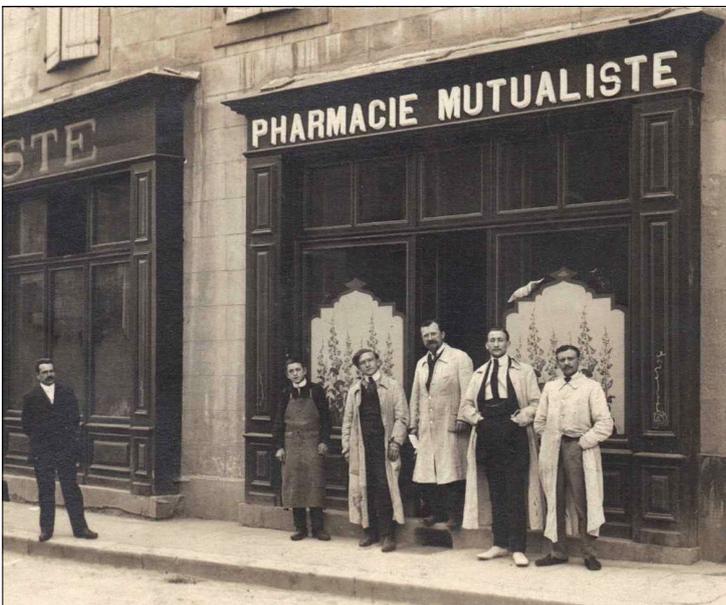
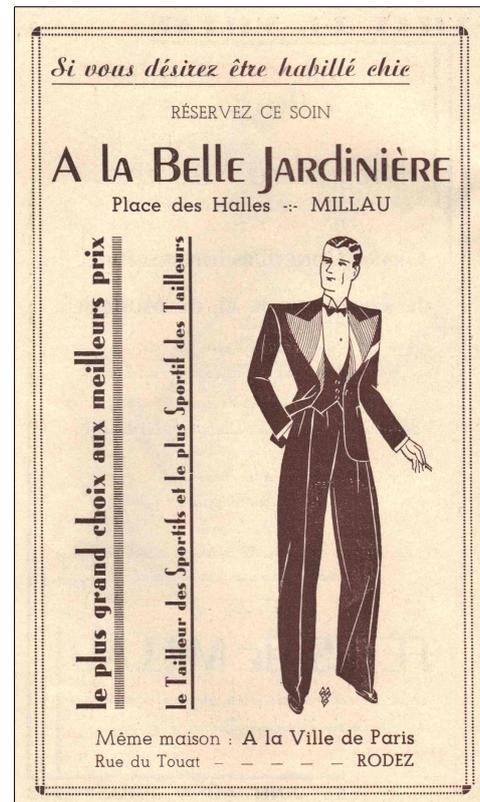
Mardi 30 avril. J'ai rendez-vous avec Simone A. qui a gentiment accepté de me rencontrer. Cette dame, élégante et raffinée, m'accueille chaleureusement dans sa chambre de la maison de retraite de Saint-Affrique où elle réside désormais. La pétillante centenaire passe ses après-midis confortablement installée dans son fauteuil, entourée des photos de ses proches. Elle s'adonne à la lecture, comme en témoigne les nombreux livres soigneusement rangés sur les étagères. Je la devine passionnée d'histoire. La fameuse affaire Fualdès qui défraya la chronique ruthénoise sous la Révolution n'a plus de secret pour elle.

J'offre les trois premiers tomes de notre collection à mon hôte et lui explique notre démarche. Elle me dit avoir très bien connu Tomate, le crieur public dont la photo illustre la couverture du deuxième tome. Tout en feuilletant ces ouvrages, elle raconte...

« Du plus loin que je me souviens, mon histoire millavoise commence avec mes grands-parents paternels. Mon grand-père Basile rêvait d'exercer la profession de tailleur. A la fin du XIXe siècle, il devint compagnon et entreprit son tour de France qui devait durer trois ans. Son apprentissage terminé, il fit l'acquisition d'une maison située au numéro 4 de la rue Sarret, transforma le jardin en local de commerce et fonda sa boutique de confection pour hommes. A sa mort en 1921, mes parents Joseph et Louise prirent sa succession sous l'enseigne



« À La Belle Jardinière ». Ils travaillaient avec les plus grandes maisons, recevant avant chaque nouvelle saison de nombreux voyageurs de commerce de Lyon, de Lons-le-Saunier... Je les revois encore ouvrant dans la boutique leurs énormes valises contenant toutes sortes d'échantillons. Elles portaient le nom saugrenu de « marmottes ». Notre magasin se trouvait à l'emplacement actuel de l'optique mutualiste et nous logions, mes parents, ma jeune sœur et moi dans l'appartement du premier étage. Près de chez nous, je revois la pharmacie mutualiste, avec ses cinq ou six employés qui préparaient nos sirops. Dans le même bâtiment, on trouvait les bains-douches.



Cet établissement connaissait une forte affluence le samedi et le dimanche, il était tenu par un couple et j'entends encore la dame dire à l'ouverture : « Au premier de ces messieurs ! » Notre logement bénéficiait du confort moderne de l'époque mais tout le monde n'était pas à la même enseigne. Nos voi-

sines, les demoiselles Gaven, allaient s'approvisionner à la fontaine publique sur la place du marché. Elles n'ont fait installer l'eau courante qu'au milieu des années vingt.

Mon enfance se déroula, heureuse, dans ce quartier animé de la place des Halles. Notre petite rue reliant celle-ci à la place de l'Hôtel de Ville (aujourd'hui place Maréchal Foch), grouillait de monde, ses commerces débordaient d'activité le mercredi et le vendredi, jours de marché. Sous le marché couvert, les fromagers, poissonniers, marchands de volaille, bouchers et autres charcutiers



tenaient leurs étals. Figurez-vous que la viande était suspendue à l'air libre, sans aucune protection ! Les commerçants des alentours profitaient de cette belle affluence pour sortir leurs éventaires. Les marchands des quatre saisons investissaient la place dès le petit matin. Ils étalaient leurs grandes corbeilles d'osier contenant les fruits et légumes qu'ils cultivaient eux-mêmes. Ils ne risquaient pas de gêner la circulation des automobiles, il n'y en avait pas, ou si peu ! Les épiciers de la ville se fournissaient chez M. Poujade, maraîcher ou chez M. Vayssettes, marchand de primeurs bien connu. Chaque semaine, l'économiste du sanatorium d'Engayresque,

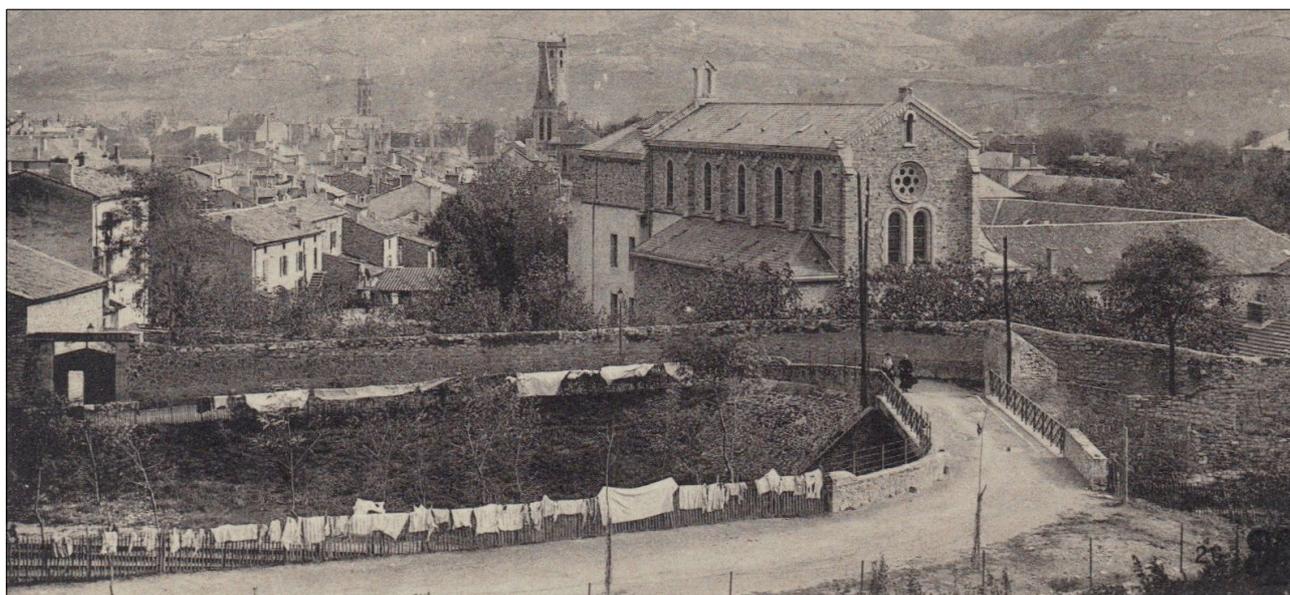
au volant de sa grosse automobile, venait lui aussi y faire ses provisions.



Nous faisons nos courses chez notre voisine et amie, Madame Vivarès. Dans sa belle boutique, elle torréfiait elle-même son café. Souvent, elle me demandait de l'assister. « Tu me feras passer les petites bûchettes pour alimenter le feu... » J'aimais bien notre épicière, sa grande gentillesse... Pour me remercier de l'aide que je lui apportais, elle m'offrit un beau sucrier en forme de ruche (elle vendait aussi de la vaisselle) : comme j'étais fière ! Je fis toute ma scolarité à l'institution Sainte-Marie, boulevard Sadi-Carnot, à deux pas de notre domicile. Mes parents, fervents catholiques, s'impliquaient activement dans la vie de notre paroisse Notre-Dame. Toutefois, l'enseignement dispensé par les jeunes institutrices des petites classes ne les satisfaisaient pas. « Elles ne t'ont pas bien préparée ! » me disait souvent papa lorsque je faisais mes devoirs. Il faut dire que ces maîtresses n'étaient pas des religieuses.



Un poêle à bois chauffait notre classe. Les sœurs possédaient « une campagne », ou plus exactement, une vigne sur les hauteurs des Aumières. Tous les jeudis après-midi, nous nous y rendions en



promenade, passant par le pont des Capucins. Là, nous ramassions les sarments que nous attachions en fagots et qui nous chaufferaient l'hiver venu. Les sœurs nous imposaient un cadre rigide et une discipline rigoureuse. Le dimanche, nous nous rendions à la messe à 8 heures. Du lundi au vendredi, après la classe, nous prenions un goûter récréatif à 16 heures 30, puis venait le temps de la bénédiction du Saint-Sacrement à 17 heures pour finir par l'étude de 18 heures.

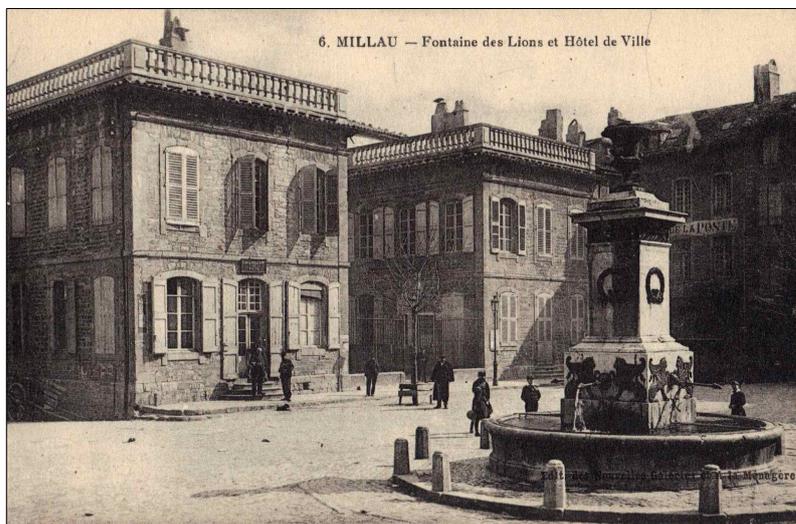
Les bâtiments de l'institution étaient vastes. Au premier étage, au-dessus du magasin de tissus de MM Laurens et Graille, locataires des sœurs, se trouvait l'école gratuite pour les orphelines. En sous-sol, près des cuisines, nous pouvions faire nos gammes. Si ma sœur s'y rendait volontiers, moi, je n'y allais pas, j'avais trop peur.



Je garde un souvenir particulier du lundi 11 novembre 1918, l'année de mes six ans. J'étais dans la cour de récréation lorsqu'une ancienne élève de l'école nous annonça que l'armistice venait d'être signé, mettant fin à quatre longues années de guerre. Papa avait été mobilisé et envoyé au front pendant trois ans. Affecté à la garde du magasin d'habillement, il échappa de peu à la mort. En effet, un soir, il rendit visite à des compagnons d'armes

dans un poste voisin et y passa la nuit. Le matin, à son retour, un obus avait réduit le local en poussière !

J'affectionnais particulièrement la fête de Jeanne d'Arc, le 30 mai. La place de l'Hôtel de Ville se parait pour l'occasion de drapeaux tricolores et de fleurs, pour le plus grand plaisir des enfants et de leurs parents. Avec la



chorale de Notre-Dame, nous chantions la Marche Lorraine. Je me souviens encore des paroles :

*« Jeanne la Lorraine
A quitté ses petits sabots,
Son jupon de laine
Pour guerroyer sous nos drapeaux !
Et c'est un grand capitaine
La vierge, aux sabots, don daine !
Oh ! oh ! oh !
La vierge aux sabots »
Jeanne, le gentil cœur,
Partout à l'honneur,
Conduisit son Seigneur !*

Le soir, un grand feu de joie était allumé près de la fontaine aux griffons. Je ne quittais pas des yeux les flammes s'élevant haut vers le ciel ni les silhouettes mouvantes et sombres des gens qui, tel un gigantesque théâtre d'ombres, se projetaient sur les

façades des maisons bordant la place, semblant les habiter. Quel émerveillement pour moi !

Chaque dimanche, ma sœur et moi assistions à la projection d'un film muet au « Bon Cinéma », rue du Barry, dans une salle paroissiale de Saint-François. Notre assiduité s'expliquait : nous ne voulions rater aucun de ces feuilletons, sous peine de ne plus rien comprendre au déroulement de l'histoire !

Dans chaque paroisse, les jeunes pouvaient se retrouver au sein de l'organisation de « La Jeunesse Catholique ». On nous proposait plusieurs activités dont le théâtre. Nous avons présenté à

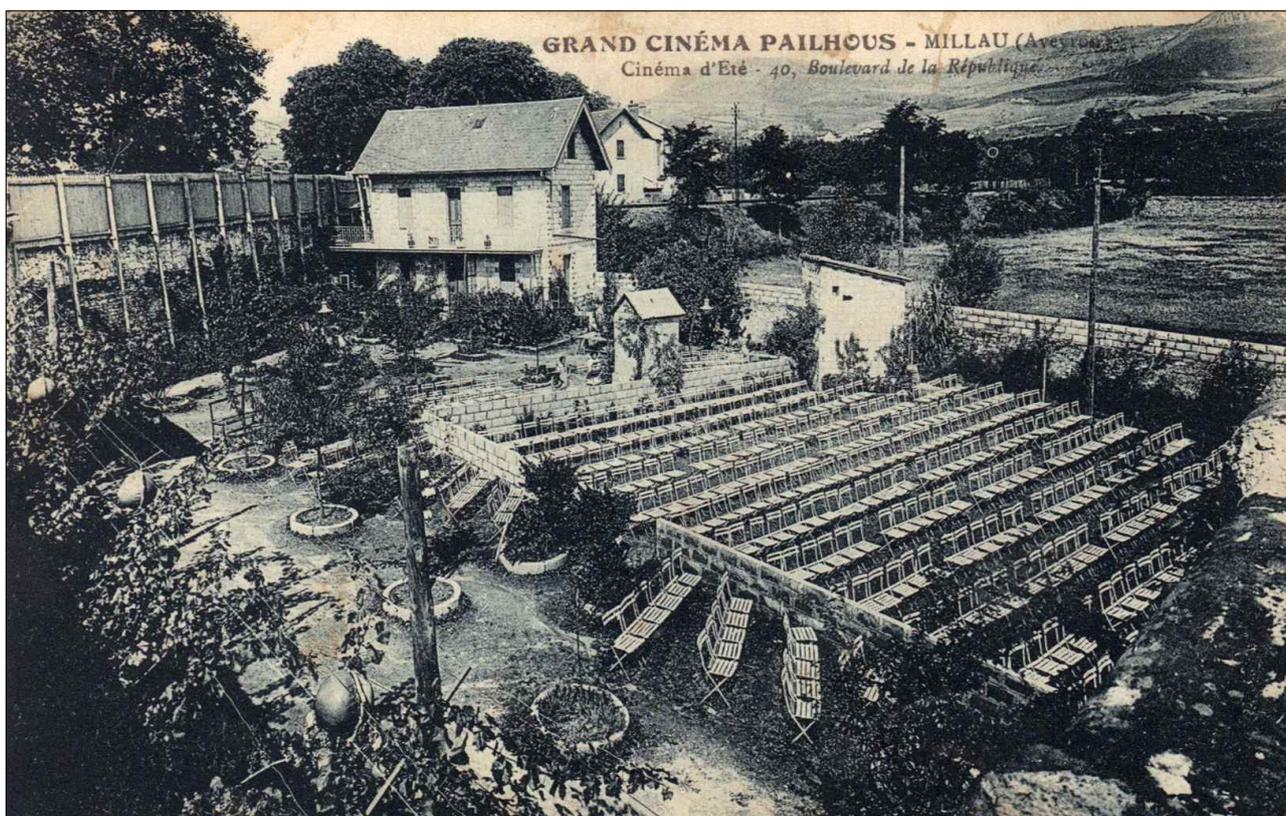


Représentation du dimanche 24 février 1929 à Millau

Notre-Dame « La femme aux yeux fermés ». L'histoire peut se résumer ainsi : une jeune fille de l'aristocratie se trouve tout à coup orpheline et ruinée. Obligée de se placer comme domestique,

seules les lumières de la religion la secourent et elle vit « les yeux fermés » sur les laideurs de l'existence. Cependant, elle trouve une issue heureuse à ses malheurs, rejoint son milieu et peut s'ouvrir au bonheur.

La ville disposait de plusieurs cinémas. Je me souviens plus particulièrement de celui d'été et de plein-air « Le Pailhous ». Nous possédions une vigne dans le quartier excentré du Vieux-Crès. Lorsque nous en redescendions le dimanche soir, à la tom-



bée de la nuit, nous entendions la musique du piano accompagnant le film. Il faut dire que le parlant ne se développera qu'à la fin des années vingt.

Millau vivait aussi, d'une certaine façon, au rythme de ses foires, comme celle de la Sauvagine du mercredi des cendres où l'on vendait des peaux de renards ou de lapins. Ce jour-là, à la

messe, le curé traçait sur notre front une croix de cendres et lorsque nous nous regardions sur le parvis, avec les copines, une fois la cérémonie terminée, nous ne pouvions retenir un éclat de rire ! N'oublions pas la « foire-fête » du 6 mai, la plus importante de toutes. Moi, j'y achetais de beaux mouchoirs. Une année, il a beaucoup neigé, si bien que ma sœur, qui faisait partie de l'Alpina, m'a emmenée skier à la Salette ! Une autre fois, il fit tellement chaud que le goudron fondait sous nos pieds ! Il n'était pas rare qu'un orage s'invitât à la fête et mette un terme brutal à la foire, nous obligeant à rentrer chez nous trempés comme une soupe ! Quoi qu'il en soit, ces écarts climatiques ne nous empêchaient pas de nous régaler de notre délicieuse fouace millavoise !

Nos études terminées, ma sœur et moi, nous décidâmes d'acheter une machine à remailer les bas et d'installer un petit atelier au deuxième étage de notre maison. La mercerie « La Samaritaine », rue Droite nous confiait ceux de ses clientes, nous permettant ainsi de gagner un peu d'argent.

Les années trente, à maints égards de sinistre mémoire, évoquent pour moi deux événements poignants. Le 9 octobre 1934, alors que nous sortions de la messe, Madame Jeanjean nous annonça que le roi Alexandre de Yougoslavie et le ministre Barthou venaient d'être assassinés à Marseille. Quel rapport avec notre ville, me demanderez-vous ? Aucun, si ce n'est que quelques jours après, l'un de nos voisins et amis,



Antoine Mauron, employé de banque dans l'agence du Crédit Lyonnais proche du lieu de l'attentat, nous présenta sa version des faits. Il vit le terroriste oustachi Kelemen s'extraire de la foule et se précipiter vers la voiture officielle alors que les policiers lui tournaient le dos. Il nous raconta la mort de l'assassin continuant à vider son chargeur sur le convoi, puis le mouvement de panique qui s'en suivit. Inutile de vous préciser que son récit fit sensation !

Plus tard, en 1935, notre cité connaîtra quatre longs mois d'affrontements et de grève dans la ganterie. Pour ramener l'ordre



public et mater les grévistes, les gardes mobiles, à pied ou à cheval, investirent la ville. Les manifestations se succédaient. Un jour, les gantiers grévistes se rassemblèrent autour des Halles avant de rejoindre la future place Emma Calvé. Des travaux, en cours en plusieurs endroits du quartier, pouvaient rendre difficile

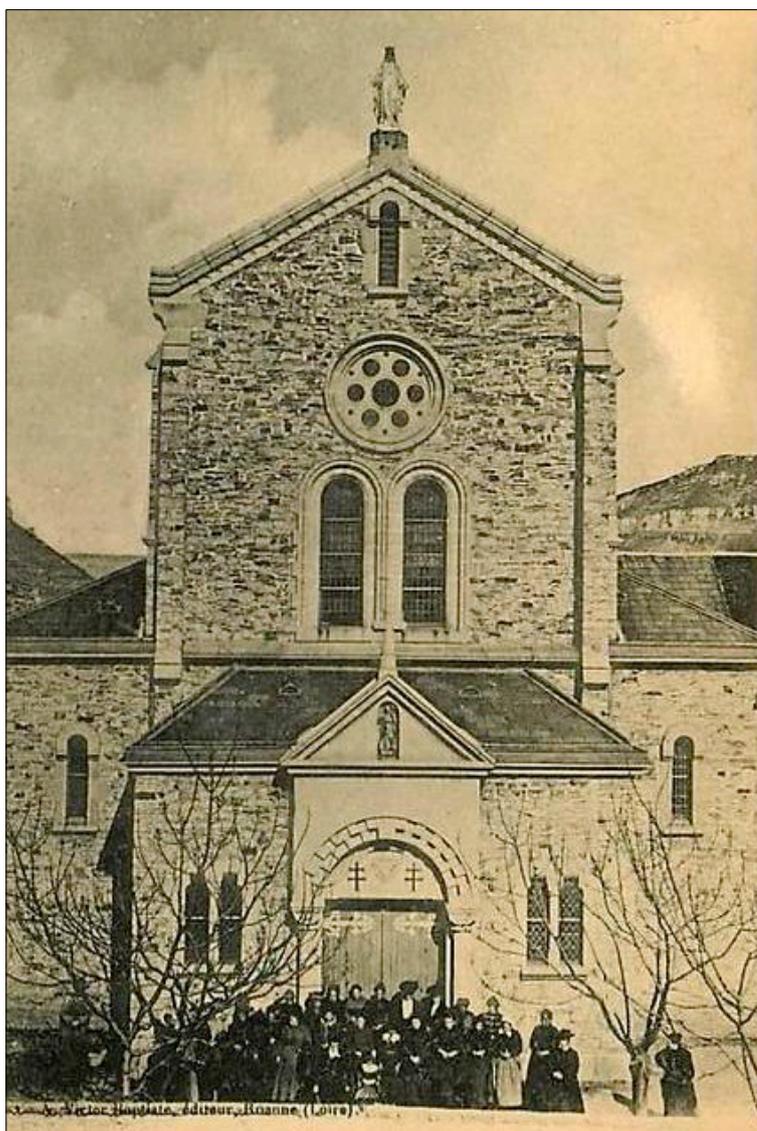
le repérage des lieux pour qui ne connaissait pas Millau. Les « cosaques » à cheval, qui attendaient les manifestants devant l'Hôtel de Ville, comprenant leur méprise, déboulèrent dans notre petite rue avant de charger la foule. J'étais terrifiée !



Nous avons un voisin gantier qui habitait à côté d'un café fréquenté par des socialistes (ce bistrot deviendra plus tard le bazar de l'Hôtel de Ville). C'était un « jaune », ainsi désignait-on les ouvriers non-grévistes. Comme il craignait des représailles, il coupait ses gants dans sa maison de vigne, en toute discrétion. Ces événements marquèrent à jamais la mémoire collective millavoise.

A la veille de la Seconde Guerre Mondiale, mon père souhaita se retirer à Saint-Jean-d'Alcas. Ma mère y avait hérité de la maison familiale. Il céda son magasin à un voyageur de commerce de ses amis. Ce dernier lui conseilla de conserver une activité dans le domaine de la confection et lui proposa de travailler avec une maison fabriquant des uniformes. Papa accepta et il put s'enorgueillir d'habiller, de la tête au pieds, les gendarmes des départements de l'Aveyron, de la Lozère, de l'Hérault et du Gard.

Je ne me lasse pas d'écouter Simone A. Cinquante-deux ans nous séparent, soit deux générations. Tant mieux. Nous partageons le même intérêt pour l'histoire de notre ville. Mais la jeune remmailleuse, qui fut aussi dame de compagnie, a un avantage sur moi. Cette histoire, elle l'a vécue, elle s'en souvient et me la livre de bon cœur. Je pensais ne plus côtoyer les balbutiements de ce tumultueux vingtième siècle autrement que par la littérature. Je regrettais de ne pas avoir su écouter ma propre grand-mère me parlant de sa jeunesse millavoise. « L'Histoire -la grande comme la petite- ne repasse pas les plats », disait Karl Marx. L'illustre théoricien aurait-il parlé trop vite ? Je m'efforce de ne rien perdre de ce que j'entends. Je dois faire un effort pour mobiliser mes quelques connaissances de cette époque. L'air de rien, Simone A. m'oblige à quitter ma petite routine et les repères historiques qui se sont installés dans mon esprit depuis que j'ai commencé mon travail de collecte d'anecdotes, voilà quatre ans. Qu'importe. J'ai de la chance. Je savoure l'instant.



« Comme je crois vous l'avoir déjà dit, mes parents, profondément croyants, étaient des catholiques pratiquants. Ils m'ont souvent raconté leur participation aux événements précédant l'adoption de la loi de séparation des Églises et de l'État, en 1905. Dans les premières années du siècle, de violents antagonismes opposaient ennemis et défenseurs de la laïcité. Il fut question de fermer de nombreuses institutions religieuses. A Millau, le vendredi 1er mai 1903, les gendarmes expulsèrent *manu militari* les pères Capucins de leur couvent. Mes parents, prévenus, fermèrent leur boutique, se précipitèrent sur les lieux et se joignirent à la foule, considérable, qui criait « Vive les Pères ! », « Vive la Liberté ! ».



Après le départ des pères Capucins, papa fut appelé par deux ou trois amis de la paroisse afin d'exhumer la dépouille d'un moine enterré près du couvent et de l'inhumer au cimetière de l'Égalité. A cette époque, la municipalité de gauche dirigée par le Dr Bompaire multipliait les vexations à l'encontre des communautés religieuses et plus généralement des catholiques. Mes parents

me racontèrent qu'à l'occasion d'une procession durant laquelle les différentes congrégations de la ville devaient converger sur la place du Mandarous, les « gauchistes » avaient envoyé un des leurs planter sa charrette et son âne au beau milieu de la rue afin de gêner la progression des fidèles. Évidemment, cet incident provoqua un vif émoi et de nombreuses altercations s'en suivirent. Selon mes parents, ces débordements provoqués par les « ennemis de la foi » furent le prétexte à l'interdiction par la municipalité, le 1er juin 1904, de toute cérémonie religieuse hors des édifices de culte. »

Le temps est venu de prendre congé. Nous nous promettons de nous revoir très vite pour une correction commune de ce récit. Sur la route du retour, je m'efforce de mettre de l'ordre dans mes idées. Vaine et prématurée tentative, ce temps viendra plus tard et je sais pouvoir compter sur mon « Millau à travers les siècles », de Jules Artières pour mener à bien cette tâche. En attendant, je remercie le hasard qui a fait se rencontrer une dame dont les valeurs et l'histoire familiale sont aussi profondément enracinées dans la foi catholique et un instituteur laïque, issu de familles toutes protestantes et huguenotes. Je me surprends à sourire. Je crois que Simone A. sourira aussi.